

Oser dire « je », même en prison

Entretien avec Vincent Ecrepont*



Vincent Ecrepont

Les ateliers théâtraux comptent parmi les activités les plus appréciées en milieu carcéral. Pour autant, il ne s'agit pas seulement d'un divertissement ou d'une évasion hors de la réalité quotidienne. Le théâtre peut aider à se construire, à poser un projet de vie, à oser dire « je », en dehors de toute notion de normes : c'est aussi un lieu pour se redéfinir.

Quelle est votre approche avec les détenus ? Le public carcéral est-il différent des autres ?

Le jour où j'ai mené mon premier atelier en maison d'arrêt, j'étais mort de peur. Je ne craignais pas tant les incidents mais je me demandais comment les détenus d'un côté et moi de l'autre allions nous comporter ensemble, dans un espace clos. Tout cela est bien évidemment lié à la représentation que l'on peut se faire du délinquant ou du criminel.

Au fil des mois, mon comportement a beaucoup changé. J'ai gagné en lâcher prise et en authenticité. Au tout début je jouais presque aux caïds en bombant le torse (cela me fait aujourd'hui sourire) alors que cet échange repose essentiellement sur une honnêteté avec soi-même.

La sincérité que je leur demande et qu'ils me rendent passe avant tout par celle que je leur donne. L'instauration d'un cadre solidement posé sur les notions de respect, de confidentialité et de non-jugement permet également à chacun de trouver sa place, et je dirais même sa légitimité dans un projet artistique dont ce public peut, au début, se sentir éloigné.

De même, dans les premiers temps, mon « empathie » pour les détenus prenait le dessus. À l'époque je mettais en place les ateliers d'écriture dans l'idée de leur « redonner la parole ». Je m'attachais alors à me rapprocher d'eux et presque à « *co-sentir* » ce qu'ils pouvaient vivre pour me faire « passeur » de leur parole à l'extérieur. Une telle radicalité aurait pu à long terme me nuire et leur nuire. Inviter à mettre le doigt sur ses propres cicatrices est chose facile pour un artiste qui rentre le soir chez soi.

« *Quand est-ce qu'on fait du théâtre ? Quand est-ce qu'on rigole ?* », m'a lancé un jour une femme à la maison d'arrêt de Beauvais. Depuis ce temps, en théâtre comme en écriture, je n'invite pas nécessairement les détenus à s'interroger sur eux-mêmes avec des textes lourds de sens, mais je leur soumetts également comme base de travail des textes drôles et plus légers. Et lorsque je sens qu'ils ont envie de se « livrer » au travers d'un atelier d'écriture, je prends quelques précautions lors de l'étape de mise en voix : ils ne racontent pas directement leur histoire mais portent celle d'un autre afin de mettre la juste distance et d'éviter ainsi tout psychodrame. Je ne fais surtout pas d'art thérapie !

Cela dit, avec les détenus, je prépare mon atelier de la journée en sachant pertinemment que je serai amené à l'adapter en fonction de leur état d'esprit. La prison est un lieu où l'attente est exacerbée. Le détenu passe son temps à attendre : attendre des nouvelles de son procès, de sa famille, le jour du parloir. Chaque nouvelle de l'extérieur est porteuse de bouleversements, surtout chez les femmes. Si elle est mauvaise pour l'une d'entre elles, cela prend le pas -pour elle comme

* Auteur et metteur en scène, Vincent Ecrepont est directeur artistique de la compagnie *À vrai dire* (Beauvais). Depuis 2002, il anime des ateliers d'écriture et de pratique théâtrale en maison d'arrêt et en centre de détention dans l'Oise et dans le Loir-et-Cher.

pour tout le groupe- sur l'activité. En tout cas, je m'efforce de tenir compte de la spécificité de ce public. Par exemple, j'accorde désormais un temps en début de séance où je m'efface et laisse les détenus échanger entre eux. Ils en ont besoin. L'action culturelle est l'un des rares espaces qui ne soient pas « sous contrôle » en détention et il se fonde essentiellement sur une dynamique interpersonnelle.

Comment êtes-vous perçu par l'administration ?

Il m'est arrivé de sentir implicitement de la part de quelques agents des jugements comme : « *Non seulement ils ont fauté et en plus ils ont des cours de théâtre gratuits* ». J'ai proposé d'associer les surveillants à cet atelier de pratique théâtrale ; on m'a répondu que c'était impensable. L'activité artistique est beaucoup trop intime pour qu'ils acceptent de se mélanger aux détenus.

Les détenus sont-ils demandeurs de cette activité ? Les hommes et les femmes l'appréhendent-ils différemment ?

Ils sont demandeurs mais le terme « atelier d'écriture » leur fait peur. À chaque nouveau cycle, je propose une séance que j'intitule « rencontre avec un artiste ». Et là, tout se joue pendant les trois premières minutes ! Je précise d'emblée que je ne suis pas engagé par la direction de façon à leur garantir une totale confidentialité. Je leur dis par exemple qu'aucun mot ni aucune de leurs productions ne sortira de la pièce sans leur accord.

Une fois rassurés, je leur lance une invitation au voyage. J'utilise souvent la métaphore de la mer : « *Je suis le capitaine et j'ai déjà navigué dans ces eaux-là. On prend le large et on décidera ensemble de la destination* ». C'est un peu une traversée introspective...

Chez les hommes, la formulation du ressenti est plus pudique. Les femmes ont la parole plus spontanée. Elles s'inscrivent d'ailleurs plus volontiers à l'atelier, mais il faut dire qu'on leur propose souvent moins d'activités qu'aux hommes. Certaines marquent ce temps d'évasion en prenant soin d'elles, chose qu'elles négligent généralement le reste de la semaine. Au fil des séances, j'ai pu observer certains changements : coiffure, maquillage, verticalité (le corps se redresse et la tête se lève). Peut-être que cet « espace autre » qu'offre l'atelier permet une affirmation de l'estime de soi qui passe aussi par l'image.

En revanche, je rencontre davantage de difficultés d'ordre intellectuel avec les femmes. Chez les hommes, il y a toujours des leaders, toujours *l'intellectuel, le philosophe*, mais les femmes incarcérées se retrouvent, pour ce que j'ai pu expérimenter, avec un bagage culturel plus disparate. Elles en sont d'ailleurs conscientes, ce qui peut les freiner au moment du passage à l'écrit. J'adapte alors les jeux de parole et d'écriture pour les amener à prendre davantage confiance en leur potentiel créatif.

Par ailleurs, les relations entre détenues peuvent être plus lourdes à gérer. Elles entrent en relation de manière frontale. Étonnamment, l'animosité entre elles s'avère souvent plus grande que chez les hommes qui surveillent davantage leur langage et leurs excès. La moindre vulgarité prend des proportions bien plus grandes qu'à l'extérieur et ils font en sorte d'éviter le conflit direct. Les séances sont en général moins mouvementées !

Que ressort-il des productions des détenus ?

L'être aimé, enfant ou conjoint(e), revient souvent dans leurs écrits, avec la peur de ne pas être « attendus », d'être oubliés à leur sortie. Autre sujet récurrent : le fait d'avoir changé physiquement pendant l'incarcération, de ne plus avoir réellement « accès » à son corps.

La prison est un univers à part, jusqu'à modifier les sens. La vue baisse car il n'y a pas d'horizon. En revanche, l'ouïe se développe. Dès que la porte de la cellule est fermée, le détenu se retrouve seul avec le bruit : le bruit de la télévision, du frigidaire, des clés, des pas des « matons », et du sondage

de barreaux, deux fois par jour. L'odorat, privé des senteurs de l'extérieur, évolue. Parfois, nous travaillons à partir d'autres supports que les textes. Avec les femmes, nous avons justement réalisé un recueil en explorant un sens différent à chaque séance : les odeurs avec des essences, le goût avec quelques gourmandises, le toucher avec des tissus, et l'ouïe avec des bruits de nature, d'eau... Ces productions-là se sont avérées particulièrement fortes, même bouleversantes.

Tout comme les sens, le corps change. Certains détenus sont sous traitement, dorment d'un œil, et les femmes vivent particulièrement mal leur corps en prison. Lorsqu'elles y rentrent, elles compensent quasi-systématiquement avec la nourriture et prennent du poids. Pour elles, la prison les fait grossir, les fait vieillir, les enlaidit... Elles cherchent à l'exprimer et trouvent parfois des réponses à travers l'écrit.

Quels sont vos objectifs ?

Les objectifs ? Il n'y en a pas, tout du moins je me bats pour qu'il n'y en ait pas en termes de résultats et encore moins de morale ! Le SPIP (service pénitentiaire d'insertion et de probation) et la DRAC (direction régionale des affaires culturelles) qui cofinancent ces actions ont compris qu'un petit effectif ou qu'un manque d'assiduité, par exemple, ne sont pas des indicateurs de « réussite » de cette activité que l'on ne peut pas évaluer à court terme.

En prison, beaucoup parlent à la place des concernés : la direction, les agents, l'administration... Je cherche donc à leur restituer une parole et une place. Pour les détenus, la prison est une petite mort. Leur existence n'est plus objectivée par le regard de l'autre. Mon but est donc de redonner du temps, du prix et de l'importance à l'Homme, d'amener les détenus à se demander avec sérénité : « *Qui est l'homme ou la femme que je veux être à nouveau ?* » Sans oublier bien évidemment que ce que je cherche également à autoriser, c'est le plaisir !

En fin de cycle, j'invite les participants à présenter leur travail, devant le personnel pénitentiaire, les autres détenus et parfois devant certains artistes ou politiques de la ville. Ce moment est un aboutissement. Les détenus sont souvent *bluffés* par leurs productions. Porter un regard et ainsi socialiser leur vie carcérale *booste* leur estime d'eux-mêmes.

En ce qui me concerne, le théâtre m'a aidé à me construire, à poser un projet de vie, à oser dire « je », en dehors de toute notion de normes. À mon sens, le plateau de théâtre ou la page blanche est aussi un lieu pour se redéfinir. Si je suis capable de parler fort sur un plateau, de lever les yeux et d'ouvrir les épaules, de jouer un rôle et de m'affirmer à travers mon personnage, alors pourquoi pas dans la vie ? L'atelier d'écriture, tout comme la pratique théâtrale, permet ainsi d'expérimenter d'autres possibles.

Propos recueillis par Diane Dorelon